

## Études littéraires africaines

LABONTU-ASTIER (Diana), *Assia Djebar, « les alouettes naïves »*. *Étude critique*. Paris : Honoré Champion, coll. *Entre les lignes*, 2014, 118 p. – ISBN 978-2-7453-2732-1



Emmanuel Kamdem Fopa

Numéro 40, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036007ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036007ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Kamdem Fopa, E. (2015). Compte rendu de [LABONTU-ASTIER (Diana), *Assia Djebar, « les alouettes naïves »*. *Étude critique*. Paris : Honoré Champion, coll. *Entre les lignes*, 2014, 118 p. – ISBN 978-2-7453-2732-1]. *Études littéraires africaines*, (40), 231–233. <https://doi.org/10.7202/1036007ar>

Ce volume est bien édité. Chaque article est accompagné de notes, de références bibliographiques et filmographiques. De brèves notices concernant les contributeurs précèdent un index général et un index des titres de films. Le livre atteint assurément son principal objectif, qui était de donner plus de visibilité à l'industrie filmique nigériane, à ses publics et aux aspects transnationaux et panafricains de productions qui existent depuis à peine une vingtaine d'années, qui sont passées de vidéos éditées sur des ordinateurs personnels, copiées sur des cassettes et des disques, aux documents numériques contemporains qui sont diffusés par la télévision par satellite et par l'Internet, et souvent piratés.

Le film nigérian est populaire, non seulement dans des contextes africains et diasporiques culturellement semblables, mais bien au-delà aussi. Sur le continent africain, le public apprécie les productions nigérianes pour leur « africanité » (p. 3), mais en même temps aussi pour leur « altérité » : copier le comportement, la mode et la façon de parler des productions nigérianes est devenu une manière ludique de se distinguer des tendances culturelles et des normes sociales des diverses sociétés dans lesquelles se trouvent les publics. Certains chercheurs ont noté la présence de ce qu'ils appellent une « afromodernité » ; elle provient aussi bien des croyances en sorcellerie et en magie, des croyances chrétiennes, de la vie du village et des coutumes traditionnelles que de la vie des citadins avec les voitures luxueuses, les demeures grandioses et les technologies mondiales ; en somme, un éventail qui va des costumes africains au prêt-à-porter européen. Le film nigérian existe non seulement parce qu'il divertit mais aussi parce qu'il informe et éduque les publics. Il réaffirme plutôt qu'il ne remet en question les attentes des téléspectateurs (p. 17) ; c'est par là qu'il se distingue et s'oppose au cinéma d'auteur, qui est essentiellement francophone.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

LABONTU-ASTIER (DIANA), *ASSIA DJEBAR, « LES ALOUETTES NAÏVES ». ÉTUDE CRITIQUE*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. ENTRE LES LIGNES, 2014, 118 P. – ISBN 978-2-7453-2732-1.

Cette étude des *Alouettes naïves* d'Assia Djébar, une des œuvres-phares de celle qui est devenue l'icône de la littérature magrébine, comporte cinq parties. L'auteure, grâce à sa parfaite connaissance bio-bibliographique et dans une langue accessible, explore ainsi successivement le rapport de l'écrivaine avec les maisons d'édition

et le parcours singulier de l'artiste ; le contexte d'écriture et les éléments paratextuels ; l'architecture polyphonique et rythmique du roman ; les personnages et les thèmes prégnants ; enfin, les conclusions qui s'en dégagent, ainsi que des points de vue critiques sur l'ensemble de l'œuvre protéiforme de cette écrivaine résolument engagée dans les combats de son époque.

Tout d'abord, D. Labontu-Astier rappelle la formation secondaire et universitaire de celle qui n'est encore que Fatima-Zohra Imalayène, ainsi que le contexte d'écriture de ses premiers romans et leur réception critique. Elle explique le choix du pseudonyme d'Assia Djebar, à forte consonance pacifique et prophétique ; en effet, celle qui est à la fois intransigeante (Djebar) et consolatrice (Assia) saura accompagner de sa veine créatrice les luttes sociales menées par les femmes pour l'avènement d'un monde plus équitable. Cette section rappelle l'ensemble du parcours artistique de l'auteure ; qu'elles soient romanesques, poétiques, dramaturgiques ou cinématographiques, ces créations ont pour caractère commun l'apport de vues différentes sur la condition féminine et sur les ressorts de la création esthétique. En outre, les « seuils » – titre, sous-titre et épigraphes – sont présentés comme autant de stratégies d'amorce de lecture et de compréhension d'un roman qui garde, en toile de fond, la guerre de libération de l'Algérie.

Le chapitre deux étudie l'architecture singulière des *Alouettes nées*, ce qui permet de mettre en exergue le caractère universalisant de l'écriture djebarienne, car cette dernière fait évoluer en osmose destin individuel des personnages et destin collectif. Par ailleurs, dire la guerre est difficilement séparable d'un discours spécifiquement féministe. On souligne également que l'individu est soucieux de se réapproprier ses origines, d'exorciser sa douleur, de trouver sa propre voix et de verbaliser son propre témoignage.

Le chapitre trois aborde la question névralgique de la représentation des femmes et les thèmes majeurs de ce roman qui a permis à celle qui deviendra l'académicienne Assia Djebar d'asseoir ses choix littéraires avec plus de conviction et de fermeté. Sont traités successivement les personnages féminins et masculins, ainsi que le couple Nfissa-Rachid. D. Labontu-Astier insiste sur le corps féminin, conçu comme lieu d'une communication entre deux âmes. Cet enlacement libératoire préfigure déjà les thèmes de l'amour, de la famille et de la guerre entendue comme odyssée initiatique. Cette mise à l'épreuve de la chair donne corps à la subjectivité et à l'héroïsme féminins. On conclut de cette analyse que la complexité des

regards féminins sur la guerre permet à Assia Djébar de sonder le continent féminin de son pays et de sa culture.

Cette étude s'adosse à une grande précision conceptuelle pour éclairer d'un jour nouveau le roman d'Assia Djébar et l'implication des femmes dans les conflits sociaux et nationaux au Maghreb, d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain. Elle intéressera tous ceux que la disparition du chantre de la sororité, le 6 février 2015, inciterait à en savoir plus sur son engagement esthétique.

■ Emmanuel KAMDEM FOPA

LARANGÉ (DANIEL S.), *DE L'ÉCRITURE AFRICAINE À LA PRÉSENCE AFROPÉENNE. POUR UNE EXPLORATION DE NOUVELLES TERRES LITTÉRAIRES*. PARIS : L'HARMATTAN, 2014, 252 P. – ISBN 978-2-343-02737-1.

Spécialiste en littérature francophone, Daniel S. Larangé rassemble dans cet ouvrage différents articles, dont la plupart ont déjà été publiés auparavant dans des revues spécialisées. L'introduction présente les sujets abordés par chacun d'entre eux et les auteurs, principalement des auteures, qui y sont étudiés : Calixthe Beyala, Léonora Miano, Muriel Diallo, Élisabeth Tchoungui, Brigitte Tsobgny, Naomie K., etc. Leurs œuvres s'intéressent à des questions qui interrogent l'identité de la femme noire, notamment en France. Parcours migratoires, sexualité, Paris et sa cité, esthétique littéraire « intermédiaire » sont les thématiques qui sont exploitées dans ces études. Ici et là revient un même mot : *Afropéen(nne)*, que Léonora Miano emploie et défend dans la plupart de ses œuvres. Il s'agit pour l'auteure de faire entendre une identité nouvelle, qui surgit de l'entre-deux des espaces (Afrique et Europe) et des temps (passé et présent).

C'est cette littérature « afropéenne » que Daniel S. Larangé cherche à définir dans cet ouvrage, avec un regard sociocritique. Les œuvres qu'il y évoque explorent l'histoire, le parcours et le quotidien de figures qui ont pendant longtemps été absentes de la littérature française, parce que situées à la périphérie des représentations sociales et culturelles en France (publicité, médias, politique, art...) : il existe pourtant une « France Noire », et il serait temps d'en parler, disent ces auteures. Elles clament l'existence de cette population située à la marge du pays, en l'extirpant des clichés et de l'ombre : « L'afropéanité est amenée à monter sur scène » (p. 241). Le chercheur montre ainsi comment la désillusion succède à l'espoir suscité par la migration vers l'Occident dans son article « Le Pari(s)